

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 35 [i.e. 34]

Artikel: Façon de parler
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225968>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Mais enfin, ce n'est pas le seul train de la journée...

— Oui, pour ce sacré pays où je vais, il y en a un autre qui part à 4 heures 4 de l'après-midi. Alors, vous comprenez que je suis f...

— Allons ! jeune homme, ne verbalisez pas ainsi... Si vous vous rendez à une fête de famille, il sera peut-être encore temps...

— A une fête de famille !... Elle est bien bonne !... Et les petits cadeaux dont j'ai plein mes poches ?...

— Eh bien ! vous les donnerez demain... Vos connaissances seront toujours bien contentes de votre attention.

— Mes connaissances !... bien contentes !... Je crois bien que vous vous payez de ma tête, et malgré votre uniforme et votre bâton... vous n'avez pas le droit...

— Ce que je vous en dis, c'est pour vous remonter. D'ailleurs, vous avez dû envoyer quelques télégrammes pour faire patienter...

— Des télégrammes, j'en ai déjà envoyé douze, un par cinq minutes... mais pour faire patienter, c'est pas possible !...

— Alors on se passera de vous, tout simplement...

— On se passera de moi ! En voilà une brute que cet agent, en voilà une brute !...

— Dites donc, jeune homme, je vous ai déjà dit de verbaliser autrement... sinon...

— C'est vrai, ça ! Vous ne voyez donc pas que je me rends à un mariage, à un mariage qui devait avoir lieu à midi... et que je n'arriverai qu'à six heures du soir... Pouvez-vous coller ça dans votre bobine ?...

— C'est vous que je vais coller, garde à vous !

— Mais nom de sort, vous ne comprenez pas encore que sans moi, à ce mariage-là, on ne pourra rien faire... parce que je suis le marié, et que j'ai le cœur meurtri, et que vous en avez une sacrée couche de bêtise noire !

— Ah ! c'est ainsi... eh bien, je vous arrête pour insulte à un agent du pouvoir... Suivez-moi !...

— Je veux bien et vous êtes un bon bougre... Comme ça je pourrai dire à Hortense et à sa mère que c'est de la faute à un gendarme si je ne suis pas parti !

Et notre jeune marié en expectative, redevenu beaucoup plus calme, suivit son gardien, le sourire aux lèvres.

Théo.



LA VIGNE DU PASTEUR CAUCHE

Nouvelle.

C'étaient exactement les derniers mots de M. Belhomme. Cette coïncidence frappa le pasteur, qui répeta, les lèvres molles :

— Sans doute, on ne peut pourtant pas...

Il n'avait pas achevé sa phrase, qu'il entendit sa voix intérieure répondre distinctement :

« Pourquoi pas ? Si le vin est une mauvaise chose, pourquoi ne détruirait-on pas la vigne ? Le Seigneur a dit : « Si ta main droite te fait tomber en tentation, coupe-la et jette-la loin de toi ! » Et il est plus difficile de couper sa main que d'arracher sa vigne ! »

— Il y a les nécessités de la vie ! ajouta-t-il en guise d'excuse.

Et il tâcha de se dire que notre Seigneur parlant volontiers par images, on ne pouvait prendre à la lettre tout son enseignement, et de penser à autre chose. Les soucis ne lui manquaient pas pour le distraire.

Peu de jours après, M. Cauche dit à sa femme :

— Nous pourrions aller voir comment va la vigne. Il a fait un bon temps, les raisins mûrissent, nous trouverons peut-être quelques grappes pour les petits. Veux-tu venir avec ton panier ?

Mme Cauche était toujours occupée à mille

petites besognes qui dévoraient ses journées : elle ne sortait guère de chez elle que le dimanche, pour aller au temple, et ne se promenait jamais pour son plaisir. Bien qu'elle en eût envie, elle refusa d'accompagner son mari, qui prit le panier et se mit en chemin.

Comme il traversa le village, il rencontra un groupe de paysans qui le saluèrent. Quand il eut passé, l'un d'entre eux dit aux autres :

— Voilà le pasteur qui s'en va voir sa vigne !

M. Cauche l'entendit et crut deviner que des ricanements suivaient cette observation. Il eut l'idée de se retourner, mais il n'osa pas. Il se réjouissait en songeant au plaisir de ses enfants, quand il leur rapporterait des raisins : sa joie s'évanouit ; et ce fut la tête basse et le front assombri qu'après avoir suivi un moment la grande route, il s'engagea sur les sentiers qui circulent entre les vignes. Justement, le garde-champêtre se trouvait par là, guettant les malfaiteurs. Il surgit du sol, comme un diable qui sort d'une boîte, — et il ressemblait bien un peu à un diable, avec son nez rouge, sa barbe grise et ses yeux méchants :

— Ah ! c'est, monsieur le pasteur ! Vous allez voir votre vigne ?

— Oui, mon ami, je vais voir ma vigne.

— « Il » sera fameux, cette année, si le temps continue... Et il y en aura... il y en aura...

Et le garde-champêtre fit claquer sa langue contre son palais, comme s'il dégustait déjà quelque « fine goutte ».

En effet, le temps était chaud comme en juillet et radieux. A l'occident, le soleil descendait en rougeoyant, derrière les lignes du Jura, dont la grande ombre noire envahissait la plaine. De ci de là, ses rayons obliques allumaient la tôle de quelques clochers épars parmi les vignes. Plus bas, la magnificence du lac se recueillait pour le soir, d'un bleu qui reflétait les profondeurs du ciel. Les glaciers des Alpes s'embrasaient de flammes vermeilles, tandis que des vapeurs transparentes voilaient doucement la côte de Savoie et se dissipayaient le long des montagnes. Il y avait une merveilleuse harmonie dans ce paysage. Les moindres détails en semblaient choisis pour célébrer la perfection du Créateur. Les choses accordaient leurs beautés comme des instruments pour entonner l'hymne paisible de la nuit.

« Où donc y aurait-il là place pour le mal ? songea le pasteur en revenant d'instinct à ses préoccupations ; et comment croire que le Seigneur ait créé qui ne soit pour notre bien ? Il a donné ce tableau magnifique pour éléver nos âmes : si la vigne était mauvaise, en aurait-il garni ces côteaux ? En toutes choses l'abus seul est nuisible. Si l'usage modéré du vin était condamnable, comment expliquer le miracle des noces de Cana ?... »

Mais tout en raisonnant ainsi pour pouvoir jouir en paix de sa petite vigne d'où la vue était si belle, M. Cauche songeait aux ravages de l'alcool, qui séme dans les familles la discorde et la misère, remplit les hospices, peuple les prisons, menace jusqu'à l'avenir de la race. Les images qu'il évoquait mêlaient leurs ombres tristes aux teintes du crépuscule. Et il en vint à se dire, qu'en cette année où la récolte de la Côte s'annonçait si belle, si Notre Seigneur fut venu pour une noce dans un de ces villages épars dans les vignes, il aurait peut-être bien fait un miracle inverse et changé le vin en eau dans les bouteilles poussiéreuses...

En réfléchissant ainsi, M. Cauche arriva dans sa vigne. Aussitôt elle lui parut plus belle que les autres, et il sentit qu'il l'aimait viollement ; car cette beauté féconde, jeune, souriante, elle la devait au travail de son père, si vivant dans son souvenir, de son grand-père qu'il se rappelait encore, de son arrière-grand-père qu'il n'avait jamais connu, de toute la lignée des ancêtres ignorés. C'étaient eux qui avaient peiné autour des ceps noueux, lutte pied à pied contre les maladies, réparé selon la saison les dégâts du gel ou ceux de la grêle, et perpétué ainsi de génération en génération une œuvre lente et durable. La vigne appartenait à tous ces morts dont elle avait bu les sueurs. Lui-même, dans son en-

fance, n'aidait-il pas les Savoyardes à l'effeuiller ? Plus tard, pendant les vacances universitaires, il vendangeait gaîment avec ses frères : et même en cette occasion, il oublia plus d'une fois la théologie pour « remoller » les belles filles, qui oubliaient exprès des grappes à bien des souches. Chaque fois qu'il rentrait au foyer, son père se mettait à lui parler de la vigne comme on parle d'une personne très chère, un peu faiblotte, dont la santé inquiète les siens. Qu'il eût été content, le vieux vigneron, de la voir si bien portante, chargée de véritables grappes de Chanaan, lourdes et déjà blondes ! Ses petits yeux vifs auraient pétillé d'aïse sous les broussailles de ses sourcils grisonnants ; et, caressant de sa main hâlée et calleuse les poils râches de son menton mal rasé, il eût poussé l'exclamation dont il usait dans les moments favorables :

— Oh ! bien pour cette fois !...

En évoquant la figure du vieil homme laboureux, et le bon accent chantant de la voix qu'il n'entendrait plus, le pasteur s'attendrit et songea :

— Il y a sur cette vigne comme une bénédiction... Cela réconforte rien que de la voir... Non, décidément, nous ne devons mépriser aucun des biens que Dieu nous donne !...

Et il se mit à choisir les grappes les plus mûres dont il remplirait son panier.

Comme il traversait de nouveau le village avec son panier, M. Cauche entendit un bruit de disputes. Et il vit le charron Jean Tribollet qui, saoul, comme une grive, menaçait sa femme, battait son gamin, criait comme un sourd et jurait comme un sacrifiant. Quelques voisins suivaient d'un œil distrait une scène trop habituelle pour les intéresser beaucoup, en se disant entre eux :

— Voilà cet animal de Tribollet qui a sa fédérale !... Ça n'est pas la première, ce ne sera pas la dernière... Tous les mômes de la Croix-Bleue y perdraient leur latin !...

Le charron, sanguin, trapu, avec une grande barbe fauve et des yeux injectés d'ivrogne, se démenait en vrai possédé. Pourtant, M. Cauche s'approcha de lui et l'interpella en le tutoyant, car il était de ses anciens camarades.

— Voyons, Jean, qu'est-ce que tu fais ?... Tu n'y penses pas !... Tu tapes comme sur une enclume, et c'est fragile, les enfants !...

Tribollet, pendant que sa femme profitait de la diversion pour s'enfuir avec le bouëbe, se retourna en répondant :

— Toi, d'abord, mêle-toi venir de ce qui te regarde, hein !

Sans se laisser effrayer par les yeux ensanglantés du charron, M. Cauche poursuivit :

— Je ne peux me taire quand je vois un homme abuser à ce point de sa force contre son enfant ! Je te rappelle au sentiment du devoir !

(A suivre).

Edouard Rod.

Façon de parler. — Ton papa dort-il, Marguerite ?

— Les yeux oui, maman, mais pas son nez.



Timbres-poste pour collections

M. Suter, 11, r. Haldimand Lausanne

Tél. 34.366

Achat — Vente — Echange

Envois à choix à collectionneurs.

Albums, Catalogues, Fournitures philatéliques.

Bien des Bitters

Vous sont offerts ;

Le meilleur est

Le « DIABLERETS »